

Binger (L.) 1980 — *Du Niger au golfe de Guinée*. Paris, Société des Africanistes (1^{re} éd. 1892), (« Mémoire de la Société des Africanistes »).

Gruvel (A.) 1913 — *L'industries des pêches sur la côte occidentale d'Afrique*. Paris, Larose, 193 p.

Guignard (A.) 1910 — « L'exploitation vivrière des lagunes de la Côte-d'Ivoire ». *Le mois colonial*, juin, p. 527-540.

Kacou-Aoulou 1933 — « La pêche dans le cercle d'Assinie (Côte-d'Ivoire) ». *Bull. de l'enseignement de l'AOF*, n° 84, juill.-déc., p. 225-230.

Perrot (Cl.) 1987 — « La renaissance de l'histoire éotilé dans les années soixante ». Communication au colloque. *Mémoires, histoire et identité. Expériences des sociétés francophones*, Université de Laval, 9-12 oct. 1987 (à paraître).

Postel 1950 — *La pêche en Côte-d'Ivoire*. Congrès des pêches et des pêcheurs dans l'union française d'outre-mer. Institut colonial de Marseille, 11-14 oct., p. 160-169.

Rougerie (G.) 1950 — « Lagunaires et terriens de Côte-d'Ivoire ». *Les cahiers d'Outre-mer*, n° 12, oct.-nov., p. 270-277.

Rougerie (G.) 1957 — « Le pays agni du Sud-Est de la Côte-d'Ivoire forestière ». *Etudes éburnéennes*, vol. VI, p. 7-210.

Verdeaux (F.) 1986 — « Du pouvoir des génies au savoir scientifique : les métamorphoses de la lagune ébrié » (Côte-d'Ivoire). *Cahiers d'Etudes africaines*, nos 101-102, XXVI, 1-2, 1986, p. 145-171.

**Afrique
contemporaine**

N° 161 (spécial)
1^{er} trimestre 1992

Montagnards

144

● **Les montagnards du Nord du Cameroun et leur environnement**

Antoinette Hallaire*

La région des Monts Mandara, au Nord du Cameroun, est particulièrement propice à l'examen du rôle joué, dans l'élaboration des systèmes agricoles, par les différentes composantes de l'environnement : milieu physique, densités humaines, milieu sociologique. Celles-ci sont très marquées, et peuvent même présenter des conditions extrêmes : pentes fortes, densités très élevées. Les paysans enracinés et attentifs que sont les montagnards des Mandara s'y sont adaptés. La région est riche en contrastes et en nuances, et le poids des différents facteurs qui entrent en jeu varie d'un secteur à l'autre de la montagne. Ainsi la densité des populations est nettement moins forte au Sud qu'au Nord.

● **Des techniques et des cultures adaptées au milieu montagnard**

Les Monts Mandara forment une chaîne qui s'étire sur 120 km du nord au sud le long de la frontière avec le Nigeria auquel appartient leur versant occidental. Un plateau

* Géographe, ORSTOM.

central, à environ 800 à 900 m d'altitude, s'insère entre de longs bourrelets montagneux qui culminent à près de 1 500 m, et retombent sur les plaines du pourtour à 400 ou 500 mètres d'altitude.

Au début de ce siècle, les zones accidentées constituaient le milieu de vie quasi-exclusif des habitants. Les plaines de bordure étaient un *no man's land* qui les séparait des villages de plaine avec qui les rapports étaient conflictuels. Seule, une étroite frange au pied des massifs pouvait être mise en culture ; les paysans, munis de leurs armes, descendaient y faire des champs, guettant l'arrivée toujours redoutée de raids ennemis. Quant au plateau, il était tombé au début du XIX^e siècle sous la domination des Peuls qui y avaient établi des postes stratégiques. Il était utilisé essentiellement comme pâturage pour les troupeaux des pasteurs peuls semi-nomades.

Pressions économiques et administratives

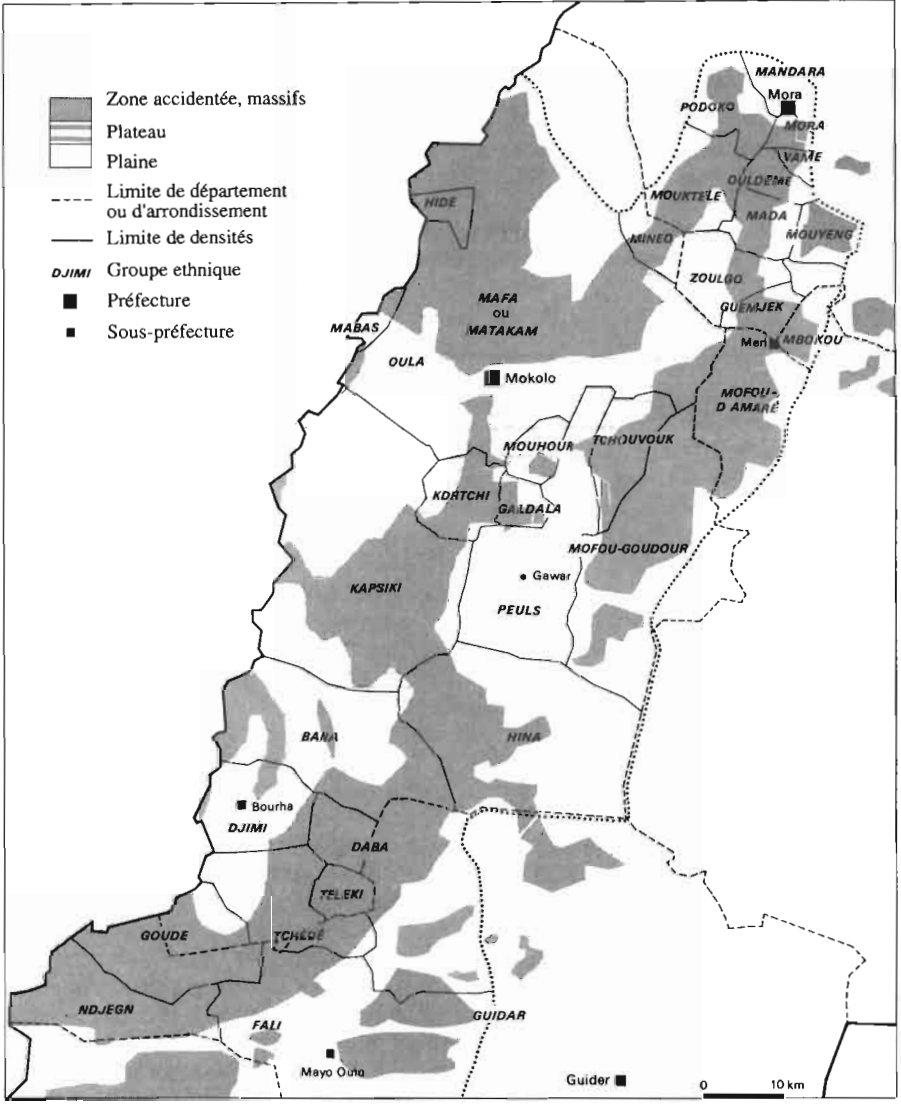
A partir des années 20 à 30, la paix étant désormais assurée, des montagnards ont progressivement étendu leurs cultures, puis installé leurs habitations au pied de leurs massifs. Ils doivent désormais produire pour la vente, l'arachide ou le coton auxquels les zones accidentées ne conviennent pas. En outre, les pressions administratives, surtout après l'indépendance du Cameroun en 1960, se sont faites vives, auprès de ceux qui avaient la possibilité de s'établir au pied de leur montagne, pour qu'ils en descendent.

Les habitants des Monts Mandara disposent donc aujourd'hui de trois milieux aux potentialités distinctes : montagne, plateau et plaines de bordure.

La majeure partie de l'espace cultivé se situe encore dans les zones accidentées. Ce sont elles qui couvrent la plus grande partie des superficies. En outre, grâce à leur expérience multiséculaire, les populations maîtrisent parfaitement l'agriculture sur pentes tandis qu'elles sont souvent moins à l'aise pour tirer parti des terrains plats.

Les zones montagneuses, qui appartiennent au socle précambrien, sont formées de différents types de granites, de granites d'anatexie, et d'anatexites. Les affleurements rocheux y abondent : crêtes déchiquetées, pointements rocheux, blocs arrondis, dalles lisses, amoncellements d'éboulis. Les retombées sur la plaine ou le plateau, les versants des vallées qui entaillent la masse montagneuse, présentent depuis leurs bases de fortes déclivités, pouvant dépasser 30 degrés. Au dessus, les pentes s'adoucisent et sont plus accueillantes à l'homme. Ce sont ces parties hautes qui sont les plus habitées et cultivées. Seules sont systématiquement délaissées, même dans les secteurs très peuplés, les pentes très raides, celles dont les arènes formées sur certains types de granites sont très grossières et caillouteuses, celles enfin où les affleurements rocheux sont trop nombreux. En dehors de ces milieux répulsifs, les pentes, même fortes (jusqu'à 25 degrés) peuvent être exploitées. Les arènes de désagrégation sont sablo-graveleuses et perméables, mais présentent un horizon humifère et sont loin d'être dépourvues d'atouts.

Les sols des plateaux, formés sur des dépôts colluviaux ou sur le socle, sont également à dominante sableuse. Près des cours d'eau, ils contiennent une plus forte proportion d'éléments fins et permettent des cultures telles que la patate. Ceux des plaines bordières varient suivant les secteurs. On trouve en général des colluvions grossières au pied des massifs ; les matériaux s'amenuisent progressivement, et peuvent se raccorder à des alluvions plus fines, à l'aval, aptes à la culture du cotonnier.



Afrique contemporaine
 N° 161 (spécial)
 1^{er} trimestre 1992
 Montagnards

800 à 1 100 mm de pluies

Situés entre les 10° et 11° parallèles, les Monts Mandara appartiennent à la zone soudano-sahélienne, caractérisée par l'alternance d'une saison sèche et d'une saison des pluies. Les hauteurs d'eau enregistrées sont en moyenne de 800 mm à l'extrémité nord, et de 1 100 mm à l'extrémité sud. La saison des pluies dure environ quatre mois et demi au nord (mai-juin à septembre) et plus de six mois au sud (mi-avril à mi-octobre), les maxima se situant en juillet et août. A latitude égale, la région est sensiblement plus arrosée que les plaines voisines, par l'effet d'ascendance orogénique. Encore ne dispose-t-on de pluviomètres que sur les piémonts de plaine et les plateaux. Il est probable que les pluies sont très abondantes sur les hauts massifs, particulièrement ceux du sud-ouest, exposés de plein fouet au flux de mousson.

L'altitude entraîne une diminution des températures, de l'ordre de 3° en saison sèche sur le plateau, par rapport aux plaines. L'humidité de l'air est plus forte. La végétation est plus soudanienne que sahélienne.

Fraicheur et humidité contribuent à singulariser la région, tout particulièrement son extrémité sud, où vont pouvoir se développer certaines plantes inhabituelles à cette latitude, telles la pomme de terre, ou certaines cultures d'arrière-saison.

La mise en terrasses des pentes

La mise en terrasses est la manifestation la plus évidente et la plus spectaculaire de l'adaptation des montagnards à leur milieu. On les trouve d'une extrémité à l'autre des Monts Mandara, mais elles sont construites de façon moins systématique au sud qu'au nord.

Elles remodelent les pentes en une succession de banquettes horizontales, séparées par des murets de soutènement bien appareillés en pierres sèches. La largeur des banquettes varie de quelques dizaines de centimètres à 10 ou 20 mètres, suivant l'inclinaison de la pente, les murets mesurent en moyenne 50 cm, mais peuvent atteindre jusqu'à 2 ou 3 mètres de haut.

Les terrasses favorisent l'infiltration de l'eau aux dépens du ruissellement et limitent l'érosion. La couche d'arènes, épaisse de 30 à 65 cm, contient peu de pierres en surface car elles ont été retirées pour la fabrication des murets. En profondeur, l'eau infiltrée provoque l'altération de la roche-mère. C'est ce que les montagnards appellent « la roche pourrie » ; elle est poreuse et conserve l'humidité entre les averses.

Les études pédologiques montrent que les sols des pentes mises en terrasses se caractérisent par l'abondance des réserves minérales : phosphore, calcium, magnésium, potassium. Les apports organiques, les déchets végétaux, sont immédiatement décomposés et remis à la disposition des cultures suivantes.

Remaniés par l'homme, ces sols, surtout lorsqu'ils sont fumés, se révèlent parfaitement aptes à une exploitation permanente, et sont plus fertiles que bien des sols de plaine, mais à condition de recevoir des plantes appropriées.

Sorghos et mils de montagne : adaptation génétique séculaire

Les Monts Mandara se situent dans l'aire climatique de la culture du sorgho ; comme dans les plaines voisines, c'est lui qui constitue la nourriture de base des populations. Il couvre la majorité des surfaces cultivées.

Les arènes des pentes, avec leurs faibles teneurs en argile, ne conviennent pas aux variétés cultivées en plaine. Mais les montagnards disposent, grâce à une adaptation génétique séculaire, de variétés spécifiques adaptées à leurs sols. Sélectionnées sur place, par chaque groupe sur sa montagne, elles comprennent des centaines de formes différentes. Chaque paysan en utilise plusieurs, qu'il mélange ou répartit sur ses champs en fonction de toutes sortes de critères. Leurs points communs sont la dureté des grains et la finesse de l'épicarpe, parfaitement digestible, ce qui évite la corvée fastidieuse du pilage.

Ces sorghos peuvent être également cultivés sur une partie des sols de plateau, ainsi que sur les colluvions grossières au pied de la montagne. Mais dès que l'on s'éloigne des zones accidentées, les sols à texture plus fine y sont impropres et les montagnards doivent semer des sorghos de plaine. Lorsqu'ils s'installent trop loin de leurs massifs pour continuer à y entretenir des champs, ils construisent si possible leurs habitations contre les chicots rocheux qui émergent des alluvions. Ils retrouvent là une couronne de sols grossiers aptes à la culture de leurs sorghos de montagne, ceux qu'ils préfèrent au goût, et les seuls qui soient dignes d'être utilisés pour les offrandes rituelles.

Le mil pénicillaire, adapté normalement aux climats plus secs des régions plus septentrionales, est cependant cultivé par une partie des montagnards qui disposent également de variétés spécifiques de leur milieu. Son rôle est de mettre en semi-repos des terres cultivées en permanence. Un groupe ethnique important des montagnes du Nord, les Matakam, pratique sur les pentes une rotation biennale, alternant régulièrement le sorgho et le mil pénicillaire. D'autres ensemencent leurs champs en mil quand les rendements de sorghos faiblissent.

Chez les Hide et les Bana, c'est l'éleusine, petite céréale typiquement montagnarde, qui remplit cette fonction : ils l'alternent régulièrement avec le sorgho. Mais cette rotation tend à être remplacée, chez les Bana, par celle du sorgho et de l'arachide. Les autres groupes se contentent d'associer l'éleusine avec le sorgho. C'est une plante-relique en voie de disparition, encore utilisée pour les rites sacrificiels, et très prisée pour faire la bière. Elle présente l'intérêt de se conserver indéfiniment, son grain petit et dur ne pouvant être percé par les parasites. Des paysans l'utilisent pour se constituer des greniers de réserve.

Haricot et patate douce

Après le sorgho, le haricot est la production vivrière la plus importante des montagnards. Son grain entre quotidiennement, tout au long de l'année, dans la composition de la sauce qui accompagne la boule de sorgho. Les feuilles sont consommées fraîches, et le haricot vert mélangé à la courge est un mets apprécié au mois de septembre.

Les variétés sont nombreuses et adaptées aux sols de montagne. Il s'agit d'un haricot rampant dont les tiges s'accrochent aux murets ou s'étalent sur les dalles rocheuses. Contrairement au sorgho dont le grain symbolise la semence masculine, le haricot est une plante féminine. Les femmes l'entreposent dans leurs propres greniers, et, chez certaines ethnies, on en place quelques grains dans leur tombes.

Il est généralement associé avec le sorgho. Lorsque celui-ci est cultivé en rotation avec le mil pénicillaire ou avec l'éleusine, c'est avec ces petites céréales qu'il est associé ; l'année du sorgho, il n'est cultivé que pour récolter la semence de l'année suivante. Plusieurs groupes du sud des Monts Mandara, les Daba, les Téléki, les Goudé, alternent régulièrement sur leurs champs le haricot et le sorgho. La première année est « le temps des femmes », la seconde « le temps des hommes ».

Ceux dont la production est excédentaire vendent leurs surplus à des commerçants qui les expédient jusqu'au sud du Cameroun, ou, par petites quantités, à des femmes musulmanes du voisinage qui en font des beignets, vendus sur les marchés.

La patate, introduite depuis seulement quelques décennies, a trouvé sur les hauts plateaux des conditions climatiques tout à fait favorables.

Elle ne pousse que sur des sols relativement fins et humides, et se localise uniquement sur les bords de cours d'eau ou au fond de dépressions. Elle est bouturée en août sur de gros billons de 50 cm de haut, qui sont préparés courant juillet, lorsque le terrain est bien ameubli par la pluie. Ces travaux ont donc lieu lorsque les sarclages du sorgho et de l'arachide sont à peu près terminés et que les paysans ont tout leur temps pour s'y consacrer.

Elle est devenue pour les habitants des plateaux une source de revenus importants, en deuxième position après ceux que leur procure l'arachide. Elle est expédiée par camions vers les villes du nord du Cameroun ainsi qu'au Tchad.

Arachide et coton, plantes « administratives »

Les plantes énumérées ci-dessus sont dues à l'initiative des montagnards. L'arachide et le coton, en revanche, doivent leur développement aux incitations et à l'action des services agricoles, cherchant à orienter ces populations nombreuses et travailleuses sur des produits destinés à l'exportation, et à leur permettre de disposer de revenus monétaires. Ce sont aujourd'hui les deux principales cultures commerciales.

L'arachide est connue depuis longtemps par les montagnards qui en faisaient de petites parcelles pour leur propre consommation. Depuis les années 30, ils ont été invités à remplacer leur variété rampante par une variété érigée, plus productive, à plus forte teneur en huile et convenant donc mieux à l'exportation. Elle réussit sur la plupart des sols de plateau, sur les fonds des petits vallons intra-montagnards, sur les bordures de plaine, et éventuellement sur les pentes peu accusées. Elle est donc à la portée d'une bonne partie des montagnards dont beaucoup disposent de terrains adéquats à proximité de chez eux. Son développement est spectaculaire sur le plateau.

Insérée dans une rotation plus ou moins régulière avec le sorgho, l'arachide est bien intégrée dans les systèmes agricoles. Elle est très appréciée par les agriculteurs qui y trouvent des profits intéressants.

Le coton, auquel ne conviennent que les sols contenant une proportion notable de limon ou d'argile, est une culture exclusivement faite en plaine. Ce sont surtout les habitants des massifs de bordure du nord des Monts Mandara qui, depuis 1960, ont été invités à le cultiver à la place de l'arachide. Nombreux en effet sont ceux qui disposent de sols adéquats sur leurs piémonts, à quelque distance de leurs massifs.

Mais ils se heurtent à deux obstacles. D'une part, l'insuffisance d'espace. Les montagnards de cette région sont très nombreux, et leurs piémonts sont d'autant plus surchargés que la majorité d'entre eux y habitent maintenant, et ont plus ou moins délaissé leurs champs de montagne. D'autre part, le manque de temps. Le cotonnier réclame beaucoup d'heures de travail, dès les premières pluies, de nombreux sarclages, des épandages d'engrais, des traitements insecticides. L'exploitant, qui doit se consacrer en priorité à ses champs vivriers de sorgho, ne peut cultiver en moyenne que 40 à 50 ares de coton, le quart de ses superficies. Les rendements varient de plus de 1 000 à moins de 500 kg/ha suivant la qualité des sols, et s'effondrent lors des années de sécheresse, devenues fréquentes depuis 1970. Les récoltes et les revenus restent donc modestes, voire insignifiants, sauf sur quelques secteurs privilégiés comme la plaine de Koza.

Le coton a permis le développement économique des plaines du nord du Cameroun : les agriculteurs de plaine en cultivent d'assez vastes superficies préparées à la charrue. Ils se font aider par des manœuvres agricoles et disposent de terrains aptes à la culture de sorgho de saison sèche. Le coton s'intègre plus difficilement

dans le type d'agriculture mixte montagne/plaine mis en place par les montagnards descendus en piémont.

● **Les fortes densités du Nord**

Une limite, passant par la préfecture de Mokolo, sépare le nord des Monts Mandara, où les charges humaines sont très fortes, du sud, beaucoup moins peuplé ; les densités s'effondrent brutalement à partir des deux plateaux situés de part et d'autre de la ville. Les deux tiers environ des populations (près de 280 000 habitants sur 400 000) occupent le tiers supérieur nord de la région. Généralement supérieures à 60 hab./ km², les densités du nord se situent fréquemment autour de 100, atteignant parfois 200 hab./km² sur certains massifs.

C'est principalement dans ce secteur des Monts Mandara que sont venus s'accumuler, à partir du XIV^e siècle, les hommes fuyant la domination des empires islamisés du nord, le Bornou et le Baguirmi. Les populations se caractérisent par leur dynamisme démographique. Elles sont confrontées depuis longtemps au surpeuplement, obligeant les fils de familles nombreuses à quitter leurs massifs pour un autre moins peuplé. Parfois, c'était un clan entier, jugé trop prolifique, qu'une communauté villageoise décidait de chasser, pour permettre aux autres d'avoir leur espace vital. Ainsi les Ouldémé se souviennent que, dans le passé, ils massacrèrent ou chassèrent le clan des matsabayam (sauf trois chefs de famille), « parce qu'ils étaient devenus plus nombreux que les fruits d'un caïlcédrat ». Des faits analogues sont rapportés chez des groupes voisins. Les densités sont atténuées aujourd'hui par les emprises plus larges sur les piémonts, et surtout grâce à l'émigration vers les villages de plaine. Mais elles restent dans l'ensemble très élevées.

Ces fortes densités, et le caractère très accidenté du relief ont conduit les habitants à mettre en place un même système agricole, à quelques nuances près. Ils appartiennent pourtant à 14 groupes ethniques différents, chacun ayant sa langue et ses propres coutumes. Mais tous, placés dans les mêmes conditions contraignantes, n'ont eu d'autre recours que d'intensifier la mise en valeur de leur espace, dans la mesure de leurs moyens.

Organisation des terroirs et culture permanente

Les zones accidentées se morcellent en une série de massifs assez bien individualisés, séparés par les entailles faites par les cours d'eau. A chacun d'eux correspond généralement une communauté villageoise de quelques milliers d'habitants, bien structurée politiquement tant sur le plan spatial (quartiers) que sociologique (clans et lignages).

Du fait de la configuration générale du relief, la plupart des massifs sont bordés soit par la plaine, soit par le plateau, et par des petits vallons intramontagnards. Chaque territoire de massif, chaque petit terroir de quartier comprennent donc deux secteurs complémentaires, l'un accidenté, l'autre dans son prolongement en piémont. L'habitat, de type dispersé, se situait jusqu'en 1960 en montagne ; il est maintenant établi majoritairement en piémont.

Montagne et piémont sont soumis à une culture permanente et intensive. Les pentes cultivées se couvrent intégralement de sorgho associé au haricot ; chez les Matakam des montagnes de l'ouest, on trouve la rotation biennale sorgho et élusine une année, mil pénicillaire et haricot l'année suivante. En piémont, sur les plateaux, les vallons intra-montagnards et quelques secteurs de plaine, des champs d'arachide se mêlent à ceux de sorgho ; les deux types de champs alternent suivant un rythme irrégulier. A l'arachide sont associés du sésame et parfois un peu de sorgho semé de façon très lâche. Sur la plus grande partie des piémonts de plaine, le coton se

substitue à l'arachide; on trouve alors au pied même des massifs des sorghos de montagne, et au delà, une rotation entre le coton et des sorghos de plaine.

Comme un jardin ...

Pour obtenir des récoltes satisfaisantes sur des terrains cultivés chaque année, les paysans apportent à leur culture des soins et des techniques qui s'apparentent au jardinage.

Les terrasses qui remodelent intégralement les pentes cultivées atteignent ici un rare degré de perfection. On en trouve même sur les pentes faibles des piémonts, lorsque la présence de pierres permet de les contruire. Elles sont réparées chaque année lors de la remise en culture. Pour accentuer l'effet de retenue d'eau, des petits rebords en relief sont parfois façonnés à leur extrémité aval, en pierres et tiges de mil.

Pendant les deux à trois premiers mois de la saison des pluies les paysans travaillent sans répit, jusqu'à 56 heures par semaine selon une enquête menée chez les Matakam (Boulet, 1975). Le sorgho est d'abord semé avec ses plantes associées, dès les premières pluies, très dru sur les terrains les plus riches, plus espacé ailleurs. Les sarclages sont menés avec soin. On démarie les plants, on repique les manquants. Lors du deuxième sarclage, on procède au buttage des pieds sur les sols manquant de consistance pour favoriser l'enracinement. L'arachide, semée après le sorgho, fait l'objet des mêmes soins minutieux. Dès la fin juillet, le plus gros des travaux est terminé. Ceux qui ont des champs de coton continuent à y faire traitements et sarclages, les autres se consacrent aux petites parcelles de plantes secondaires: tabac, voandzou, souchet. C'est aussi l'époque où beaucoup vont s'embaucher comme manœuvres agricoles chez les cultivateurs des plaines voisines.

Les paysans s'efforcent, par tous les moyens à leur disposition, d'enrichir leur sol. Tout d'abord par le fumier animal, malheureusement réduit car ils n'ont que peu de bétail. Les déjections sont entassées près des habitations avec les balayures de poulaillers et les déchets ménagers, pour être ensuite portées dans les champs. Les cendres des foyers domestiques sont systématiquement utilisées. Enfin les paysans connaissent bien les vertus de l'engrais vert: ils enfouissent les adventices arrachées lors des sarclages, les fanes d'arachide, les vieilles tiges de mil retirées des toits des cases lors de leur réfection. Ils arrivent ainsi à fumer régulièrement leurs champs proches des habitations, et plus épisodiquement les plus éloignés, choisissant de préférence ceux dont ils voient les rendements faiblir.

Les multiples variétés de sorgho

Un autre trait caractéristique chez les montagnards du Nord est la multiplicité des sorghos de montagne utilisés (en dehors des variétés empruntées récemment aux habitants de plaine quand ils ont étendu leurs terroirs sur les piémonts). Selon une étude faite à Hodogway (A. Hallaire, 1971) dans une petite communauté du massif ouldémé comptant 300 habitants, il n'existe pas moins de 22 types de sorghos de montagne. A Magoumaz, chez les Matakam (J. Boulet, 1975), on trouve 20 sorghos et 4 sortes de mils pénicillaires.

Cette abondance permet tout d'abord une adaptation très fine au milieu. Selon la composition de la roche-mère, qui peut varier sur de courtes distances, selon également la situation topographique et l'inclinaison de la pente, les sols de montagne et de piémont présentent des différences. Celles-ci sont bien connues des paysans qui ont une terminologie très fouillée pour les distinguer, suivant leur couleur, leur texture, leur humidité, leur fertilité. Tel sorgho sera réservé aux sols pauvres très caillouteux, tels autres aux sols régulièrement fumés, tel autre aux sols sur replats à

tendance marécageuse. Sur une arête exposée au vent, on sèmera une variété dont les tiges ne cassent pas.

Des considérations gustatives entrent aussi en jeu. Des variétés donnant un grain tendre et sucré sont semées près des maisons pour être consommées crues ou grillées. D'autres donnent une tige sucrée, friandise appréciée des enfants. D'autres encore, aux grains amers ou garnis de poils qui ne peuvent être consommés crus, sont placées en bordure des sentiers pour éviter le grappillage, plus ou moins autorisé en septembre.

Les montagnards estiment que cette abondance de sorghos à leur disposition est une des richesses de leur patrimoine, et qu'ils doivent être très attentifs à en assurer la conservation. Certaines sortes sont cultivées en très petites quantités, uniquement pour en garder la semence.

L'abandon de l'habitat de montagne et ses conséquences

Le système agricole est bien adapté à un habitat dense de montagne. Il permet aux populations de subsister, tout en maintenant la fertilité de leurs sols. Elles ont pu intégrer, grâce aux extensions sur les piémonts, une culture commerciale qui leur procure de modestes revenus.

Il a fallu les mesures coercitives prises au cours des années 60 pour les décider à s'installer en piémont. Mais ce nouvel habitat est maintenant bien accepté par la plupart des montagnards, car il les rapproche des points d'eau permanents ainsi que des routes, marchés, écoles et centres de santé, et contribue à effacer leur marginalisation. Sur le plan agricole, l'intérêt de ces déplacements est plus discutable. Une fois établi au pied de son massif, le paysan continue le plus souvent à y cultiver des champs, mais il n'y porte plus d'engrais, qu'il réserve désormais à ses cultures de piémont. Peu à peu, des friches apparaissent en montagne, tandis que les piémonts sont saturés. Or ceux-ci ont des sols souvent assez médiocres ; les rendements y sont moins élevés que sur ceux des pentes mises en terrasses où ils peuvent dépasser 1 000 kg/ha lorsqu'ils sont régulièrement fumés. D'autre part il ne semble pas qu'ils aient la même aptitude à être cultivés en permanence.

Depuis 1970, les habitants de la région subissent fréquemment des disettes. Elles sont dues essentiellement aux mauvaises conditions climatiques : hauteurs d'eau inférieures à la normale, pluies moins bien étalées dans le temps. Mais ce facteur en masque peut être un autre : la tendance à l'épuisement des sols de piémont.

● Le sud des Monts Mandara

Des densités faibles ou moyennes : une agriculture moins intensive

Le nombre d'habitants au kilomètre carré se situe le plus souvent entre 20 et 40, peut descendre autour de 10 ou s'élever à plus de 50 sur certains secteurs.

L'agriculture est donc moins intensive. C'est la jachère qui devient le principal moyen de régénération des sols. Autour de leurs habitations, les paysans ont pourtant quelques champs permanents. Au-delà, ils mettent en culture pendant plusieurs années des friches ou de vieilles jachères, qu'ils laissent ensuite au repos pendant au moins autant de temps que la durée d'exploitation.

Autre conséquence de l'abaissement des densités : l'élevage prend plus d'importance qu'au Nord. Chaque exploitant a généralement une dizaine de moutons ou chèvres, voire vingt ou trente. En saison des pluies, les troupeaux passent la journée en brousse, sous la surveillance des jeunes enfants. En saison sèche, ils sont

laissés en liberté dans le village et se nourrissent des résidus de culture des champs permanents auxquels ils apportent une fumure spontanée. Cet élevage conditionne pour une part l'organisation de l'espace. Ainsi on cultive près des habitations des plantes récoltées dès le mois d'octobre, pour pouvoir lâcher le bétail le plus tôt possible, tandis que les plantes à long cycle sont semées sur les champs temporaires éloignés. Ceux-ci sont regroupés de façon à laisser libres des zones réservées aux troupeaux en saison des pluies, et à faciliter la tâche des jeunes bergers.

L'habitat est moins dispersé qu'au Nord ; il se présente en village en ordre lâche. Les terroirs villageois se structurent en deux secteurs distincts, une aire habitée cultivée en permanence, et une aire périphérique, en brousse, où se situent les champs temporaires et les pâturages de saison des pluies.

Pluies plus abondantes et possibilités culturelles élargies

Les pluies, on l'a vu, augmentent progressivement du nord au sud. Avec une pluviosité de 900 à 1 100 mm (au lieu de 800 à 900) et une durée de saison des pluies de 5 à 6 mois (au lieu de 4 mois et demi à 5 mois), le Sud est sensiblement plus arrosé que le Nord.

Les possibilités culturelles s'en trouvent élargies. Des plantes telles que le maïs ou la pomme de terre peuvent prendre un certain développement. Plus généralisée est l'apparition de deux types de sorghos à durée végétative différente : les uns semés en avril-mai, récoltés en septembre-octobre, les autres à cycle plus long, semés à peu près à la même époque mais récoltés plus tard, en novembre ou décembre, ou même en janvier tout à fait au Sud. Ces sorghos n'ont pas les mêmes exigences ; les premiers ont besoin de pluies abondantes en début de saison, les seconds en fin de saison. Ainsi une production médiocre des uns pourra être compensée par la récolte satisfaisante des autres.

L'allongement de la saison des pluies permet de semer l'arachide ou le haricot en deux temps, à un mois d'intervalle. Certains attendent même le mois d'août pour semer la deuxième partie de leurs haricots, qu'ils récolteront en novembre.

Les montagnards du Sud peuvent ainsi étaler leurs travaux sur plus de six mois, et ne connaissent pas la surcharge de ceux du Nord qui travaillent jusqu'à la limite de leurs forces pendant deux à trois mois et sont ensuite en semi-chômage. Leurs exploitations sont plus grandes. La superficie cultivée par actif, qui se situe au Nord autour de 75 ares, atteint ici, en culture manuelle, en moyenne un hectare.

L'importance du facteur ethnique

Les masses montagneuses sont plus compactes qu'au Nord, moins entaillées par l'érosion ; les plateaux, pour la plupart inclus dans cette zone, sont plus vastes. Les terroirs villageois présentent rarement la combinaison montagne/piémont, habituelle au Nord. C'est là un premier élément de diversité : on trouve des villages de montagne, ou de plateau, ou de plaine.

Par ailleurs, les conditions offertes par le milieu physique étant mois contraignantes, les clivages ethniques reprennent ici toute leur importance. Chaque groupe ethnique a sa propre façon de choisir ses plantes, de les répartir sur les deux aires culturelles, de village et de brousse, et de combiner ses rotations. Chacun a ses choix techniques : ainsi, chez les habitants de zones montagneuses, certains (les Kapsiki, les Téléki) mettent en terrasses toutes leurs pentes cultivées, d'autres, comme les Ndjegn, seulement leurs aires habitées, d'autres enfin (les Kortchi, les Daba, les Goudé) n'en construisent pas.

Certains groupes, plus que d'autres, cherchent à élever leur niveau de vie en développant leurs productions commercialisées. C'est le cas surtout des populations frontalières. La proximité du Nigeria, où l'on peut vendre des produits à des prix intéressants et acheter des articles d'importation peu onéreux (en évitant les droits de douane), suscite une certaine effervescence commerciale.

Ainsi, les habitants des plateaux ont largement accru au cours de ces deux dernières décennies leurs productions d'arachide et de patate, et parfois de voandzou et de maïs. Ils utilisent maintenant la charrue, à traction asine ou bovine, pour augmenter leurs superficies. Les montagnards goudé et ndjegn sont à l'écart des grandes routes, mais ils bénéficient d'une pluviosité exceptionnelle. Les Goudé savent tirer parti au maximum de l'étalement des travaux, et ont de larges excédents de sorgho et de haricot. Les Ndjegn des hauteurs ont mis en place une agriculture originale, et vendent du maïs, des pommes de terre, des bananes, des mangues. Goudé et Ndjegn s'adonnent au commerce et à l'artisanat textile.

Les montagnes des massifs de l'Est ne connaissent pas cette réussite. Les Daba et les Téléki vivent péniblement sur montagnes peu peuplées, envahies par les cynocéphales. Ils n'ont que peu de terrains aptes à la culture de l'arachide. Leur niveau de vie est analogue à celui des montagnards du Nord.

Afrique

contemporaine

N° 161 (spécial)

1^{er} trimestre 1992

Montagnards

154

Conclusion

Un environnement très particulier comme celui des Monts Mandara réclame des interventions appropriées. Lorsqu'elles s'adressent à des paysans travailleurs et expérimentés, elles doivent, plus encore qu'ailleurs, être conduites en participation avec eux et en s'appuyant sur leur connaissance du milieu.

Les actions menées au plan agricole visent pour la plupart à développer deux cultures destinées à l'exportation vers l'Europe, l'arachide et le coton. La première est une réussite, la seconde un demi-échec. Comme le montre l'exemple de plusieurs groupes du sud des Mandara, les productions destinées au commerce régional, à l'alimentation des villes, à l'exportation vers le Tchad ou le Nigeria, s'avèrent au moins aussi intéressantes pour l'économie paysanne, et permettent de diversifier les sources de revenus.

Les zones accidentées sont parfaitement aptes à la culture du sorgho et du haricot. A l'heure où l'on met l'accent sur la nécessité pour les Etats africains d'assurer leur indépendance alimentaire, pourquoi ne pas laisser les populations cultiver leurs pentes (en cherchant à améliorer les rendements), plutôt que de les inciter à émigrer en plaine pour faire du coton dont les cours deviennent de moins en moins rentables ?

Le cas des montagnards du Nord, qui vivent dans un état endémique de pauvreté et connaissent des disettes, constitue cependant un problème. L'émigration permet, en principe, de supprimer le surpeuplement. En fait, la culture en montagne étant peu à peu délaissée, ce sont les piémonts qui sont maintenant saturés, tandis que les pans de montagne abandonnés deviennent des milieux répulsifs où prolifèrent les singes. Curieusement, les paysans ne songent pas à en tirer parti, soit pour y faire pâturer leurs animaux, soit pour y planter des arbres, alors qu'ils manquent d'espace pour leurs petits troupeaux et qu'ils savent parfaitement domestiquer les arbres utiles.

C'est une politique très créative de développement qui devrait être conduite ici, pour aider les populations à trouver et à mettre en place un nouveau système agricole, adapté à une situation nouvelle pour elles, des densités moins élevées et un habitat établi majoritairement en piémont.

Bibliographie

Boulet (J.), « Magoumaz, pays mafa (Nord-Cameroun) ». *Atlas des structures agraires au sud du Sahara*, n° 11, ORSTOM, 1975, Paris, 92 p.

Hallaire (A.), « Hodogway, Cameroun nord ». *Atlas des structures agraires au sud des Sahara*, n° 6, ORSTOM, 1971, Paris, 90 p.

Hallaire (A.), *Paysans montagnards du Nord-Cameroun. Les Monts Mandara*. ORSTOM, 1991, Paris, 255 p.

Environnement et grandes endémies : le poids des hommes

Jean-Pierre Hervouet *

S'il est un poncif qui continue à hanter les esprits, c'est bien celui d'une forêt tropicale malsaine s'opposant à un monde de savane beaucoup plus salubre. Cette opposition aurait expliqué, autrefois et avant l'introduction de la médecine moderne, l'existence de fortes densités de population en régions de savane (Wolof du Sénégal, Mossi du Burkina Faso, Baoulé de Côte-d'Ivoire) formant contraste avec les dépressions démographiques majoritaires en zones de forêt ombrophile ou mésophile.

Il est vrai que les premiers Blancs s'étant aventurés dans les régions forestières payèrent de lourds tributs aux « miasmes pestilentiels » qui s'y développaient avant l'utilisation de la chloroquine et autres produits de traitement ou de prévention de diverses affections. Ce simple fait put certainement accréditer l'idée d'une forêt malsaine opposée à des zones plus sèches donc plus saines. Pourtant, cette opinion, sans fondements scientifiques, est niée par un grand nombre de faits.

C'est en région de savane que les grandes endémies à vecteur sont les plus redoutables, qu'il s'agisse de l'onchocercose ou cécité des rivières, de la trypanosomiase humaine africaine ou maladie du sommeil, de la fièvre jaune ou du paludisme, inexistant ou peu s'en faut, en économie de cueillette en région forestière dense.

Certaines régions forestières sont densément peuplées alors que les zones de savane voisines sont presque vides d'hommes. C'est le cas, par exemple, sur le cours moyen de la Sanaga au Cameroun où, à hauteur du pays Eton, le fleuve forme frontière entre la forêt et la savane. Or, à ce niveau, la zone boisée compte des densités de population dépassant cinquante habitants par kilomètre carré, voire cent et plus, alors que la savane voisine en héberge moins de cinq.

Ces constatations ne signifient pas que la forêt soit un monde plus sain que la savane — les épidémies de maladie du sommeil ayant ravagé certaines régions forestières durant la première moitié du siècle aussi bien en Guinée qu'en Côte-d'Ivoire, au Cameroun ou au Congo sont là pour en témoigner —, mais indiquent qu'opposer, en termes sanitaires, des « environnements » différents, n'a que peu de signification tant il est vrai que les « capacités pathologiques » de ces divers milieux sont étroitement liées aux divers degrés de façonnement imposés à eux par les populations utilisatrices.

* Géographe, ORSTOM.

Afrique contemporaine

• l'environnement en Afrique

sous la direction de Guy Pontié
et Michel Gaud

La **documentation** Française

